



Shang Qin

Le moustique

traduit par Martine Vallette-Hémery

Après le mariage d'un collègue, j'ai hérité de la cabane qu'il s'était construite au bord de la rivière et, avec elle, de ses moustiques.

J'ai remplacé les planches ajourées de la fenêtre par une moustiquaire, ce qui m'a privé du plaisir de voir transformées en petits chiens les ombres des gens sous les réverbères. J'ai aussi doublé la porte d'une moustiquaire pour chasser ces créatures trop agitées du territoire sur lequel je règne pour la première fois.

Pourtant, il faut bien ouvrir portes et fenêtres ! Donc, même ainsi, il se peut que des visiteurs indésirables trouvent le moyen de s'insinuer et que, malgré les plus grandes précautions, ne serait-ce qu'un seul d'entre eux vienne troubler ma quiétude. En réalité, ce qui me trouble vraiment, ce n'est ni son agitation, ni ses vrombissements, ni même sa piqûre, mais ma propre humeur qui ne tolère « personne ». Dès que je sens dans la pièce la présence d'un autre être vivant, je ne peux retrouver mon calme, ni écrire ni lire ni penser même. Quand livres et vêtements ou autres ustensiles ont été inefficaces pour le chasser ou le tuer et que sa trace même s'est perdue, il ne me reste qu'à attendre sa prochaine apparition. Enfin, non sans peine, je le découvre perché sur le grillage de la porte. « Puisque tu veux sortir, lui dis-je en pensée, je vais te libérer. » Mais, le temps d'ouvrir la porte, il s'est envolé vers un recoin obscur de la pièce.

Odieux ! La haine commence à m'enflammer.

J'élabore un plan ténébreux : j'enlève tous mes vêtements sauf mon slip et, comme je sais que les moustiques n'aiment pas particulièrement la lumière, j'éloigne un peu mon tabouret de la lampe, mais de manière à voir clair ; je m'assieds, ne bouge plus et susurre : « Ps... viens manger... » tout en me demandant si le moustique n'est au fond pas quelqu'un de trop cérémonieux pour cela.

En fait je me trompe, le moustique ne comprend certes pas le langage humain mais il n'est tout de même pas un fossile. Je n'aurais sans doute pas eu l'honneur de sa visite si l'agitation, à l'instant, ne m'avait fait transpirer. Est-ce que quelqu'un n'a pas dit : le corps de celui qui a de mauvaises pensées émet une mauvaise odeur ?

Or les moustiques sont attirés par les mauvaises odeurs. Enfin il arrive, mais pas là où je l'attendais ; quand je ressens une douleur au mollet dans un frémissement d'épiderme, le temps de penser à déplacer ma jambe, il s'est envolé.

Il y a de quoi être exaspéré et plus je le suis, plus il me faut me contrôler ; je me mets en garde : les moustiques cachent leur jeu pour piquer. Exprès, je déplace doucement mes deux pieds, sans arrêt, et agite légèrement ma main droite. Enfin, encore indécis, il descend lentement vers mon bras gauche que j'ai maintenu immobile.

« Parfait ! » Je ne sais s'il a pu entendre mon cri de joie intérieur, toujours est-il qu'après une tentative pour s'envoler il se pose à nouveau mais avec une légère appréhension, semble-t-il. Je me rappelle sans cesse à la nécessité de me contrôler et d'être patient, je retiens mon souffle du mieux que je peux. Comme si j'avais déjà gagné sa confiance, il fait quelques pas entre mes poils souples et clairsemés. Bien entendu, je sais qu'il cherche l'endroit le plus propice à une piqûre.

Je ressens déjà une légère douleur sur ma peau, je distingue aussi très bien l'endroit où son stylet a pénétré. Ses antennes, d'abord légèrement recourbées de part et d'autre, ne sont plus visibles quand le stylet s'est enfoncé plus profondément.

Il s'agit d'un moustique domestique très commun mais grandi dans une herbe épaisse et non dans un ruisseau nauséabond ; il est un peu plus grand, et très différent des agiles petits moustiques mouchetés qui vivent près des montagnes ; on peut dire, pourquoi pas, qu'il a des formes harmonieuses, avec des ailes régulièrement disposées sur son dos, grises et pourtant luisantes.

Oui, on peut dire sans exagération que ses formes sont harmonieuses ; il a l'abdomen long et plat sans être trop maigre, strié de noir et de blanc ; le plus beau, ce sont ses six pattes longues comme environ deux fois son corps, articulées en trois segments d'épaisseur et de longueur différentes ; quand les quatre pattes avant se dressent, elles se disposent symétriquement ; et les trois phalanges courbes et obliques des pieds donnent une impression de grande stabilité conforme aux lois de la dynamique.

Le plus merveilleux, ce sont sans doute les deux pattes arrière, telles que je les vois juste en ce moment, de plus en plus hautes à mesure que le stylet pénètre plus profond et que l'arrière-train se dresse ; le corps entier forme à la surface de ma peau une jolie pente de quinze degrés. Peut-être à cause de l'effort qu'il fournit pour sucer mon sang, ses pattes arrière se soulèvent à une cadence régulière.

Son abdomen, à l'origine strié de noir et de blanc, se gonfle et ses couleurs se barbouillent ; en fait, ce que je vois est un agrandissement des stries, où les noires sont devenues ocre et les blanches rosées. Je me contrôle sans relâche et prends mon mal en patience.

Bien, tu t'es déjà rempli le ventre de mon sang.

La situation évoque irrésistiblement les prises de sang à l'armée, lorsque l'infirmier vous pique la veine du poignet et demande si cela fait mal tandis qu'on regarde le sang rouge vif monter dans la seringue. Mais il y a une différence : une prise de sang est un incident banal, alors que je ne peux pas dire la même chose d'un moustique qui aspire mon sang pour se remplir le ventre. Vous ne le comprenez sans doute pas. Ce que moi je pressens alors confusément, c'est qu'il s'agit d'une transaction vitale.

Malheureusement ce noble sentiment ne dure pas. Lorsque les stries abdominales du moustique se sont fondues en un magma d'ocre rouge et que j'ai ressenti profondément son bien-être et son ivresse, je crois entendre un rire mauvais au fond de mon cœur.

Oui, ce moustique est ivre, ivre d'avoir bu du sang humain. L'ocre rouge de son abdomen boursoufflé se met à luire sous la lampe. Il est ivre pour de vrai. Ses deux pattes arrière dressées ont cessé de se soulever et se maintiennent quelques minutes en l'air, à bout de forces, mais il n'est pas encore rassasié et décidé à partir. Il est ivre, vraiment. C'est parfait.

Dans ces circonstances, un être humain mille et mille fois plus grand que lui n'a pas besoin d'abattre sur lui toute une main ; je lève nonchalamment la main droite, tends un doigt, l'index, l'enfonce avec délicatesse dans son corps et l'immobilise un instant ; je sens l'élasticité de l'abdomen et même la chaleur de mon sang à l'intérieur.

Lorsque je retire mon doigt, il ne bouge déjà plus. Son stylet est encore planté dans ma peau. Le gaillard s'est laissé emporter par sa concupiscence, sa veule passion. Je ne peux pas bien m'expliquer pourquoi je n'ai pas pressé son ventre avec plus de force : par peur de souiller ma main de sang, ou par peur de voir en fait mon propre sang, ou pour je ne sais quelle autre raison. En tout cas, il n'est pas mort mais seulement évanoui.

Je le prends entre le pouce et l'index et le pose sur la paume de ma main gauche grande ouverte.

J'ai vraiment un peu pitié de lui, qui est manifestement tombé dans mon piège. Dois-je le relâcher s'il revient à la vie ?

Je commence à éprouver des scrupules. J'ai nourri un moustique avec un sang humain chargé de haine. S'il pique quelqu'un d'autre, ne risque-t-il pas de transmettre cette haine ? Et s'il a des descendants, ceux-ci, à leur tour, risquent-ils d'inoculer de la haine à l'humanité ? Bien entendu, ces hypothèses sont dénuées de tout fondement : la plus rationnelle serait peut-être celle-ci : même si j'ai eu, un moment, le cœur empli de haine, celle-ci ne s'est-elle pas volatilisée une fois qu'elle a été aspirée par une autre créature vivante ?

Pour finir, au lieu de le libérer, j'ai roulé un papier en boule pour l'y enfermer. A vrai dire, même si la haine est contagieuse, est-ce que ce sentiment a jamais fait défaut à l'humanité ? Quant à l'hérédité, les moustiques peuvent aussi fort bien sucer du sang sans être poussés par la haine.

A vrai dire, tous mes scrupules me sont dictés par ma « conscience du tragique » : je crains que ce trait de caractère qui est le propre des humains ne soit transmis aux insectes.